

J.A. 1820 MONTREUX 1

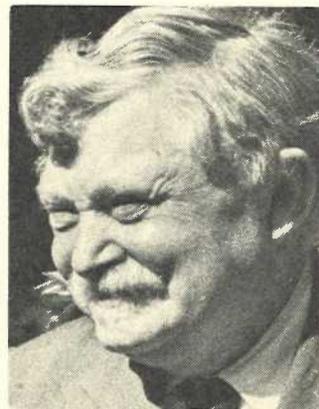
N° 12

11 juin 1971

PRIX: FR. 0.60

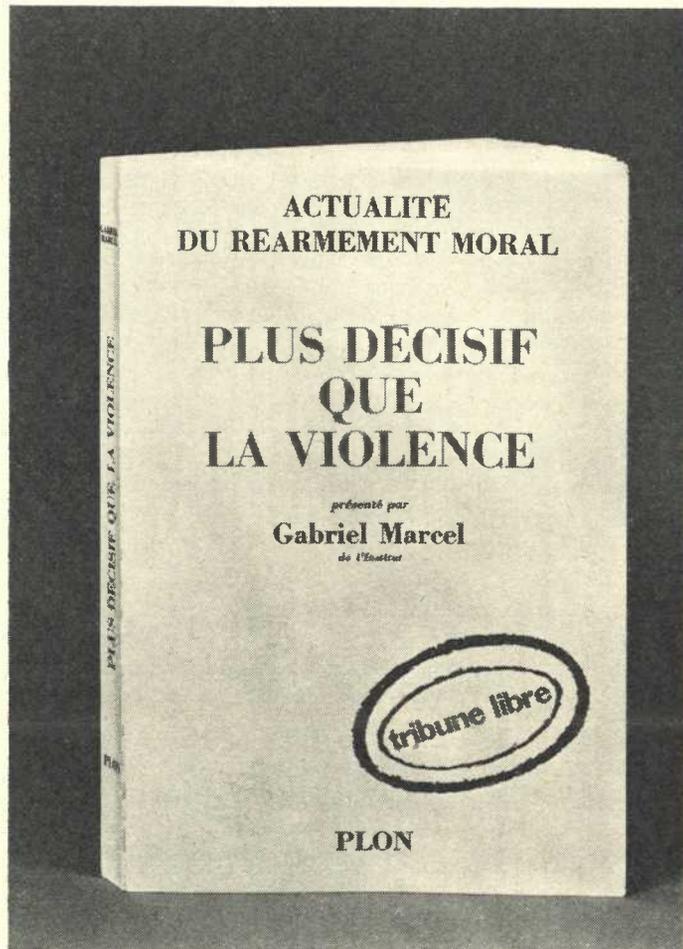
TRIBUNE DE CAUX

**Gabriel
Marcel**



fait publier

UN NOUVEAU LIVRE



En vente dans toutes les librairies

ou à nos adresses

France: 17 F 10

Suisse: Fr. 16,65

« Les récits qui me furent faits à Tokyo m'apportèrent la preuve d'un fait capital, c'est que le mouvement avait maintenant une incidence directe sur la vie politique d'un certain nombre de pays d'Extrême-Orient... »



Le nouveau livre de Gabriel Marcel est paru

DANS *Actualité du Réarmement moral — Plus décisif que la Violence*, M. Gabriel Marcel raconte : « Au mois de novembre 1970, j'ai eu l'occasion de dîner un soir avec Rajmohan Gandhi chez des amis parisiens... J'avais souvent parlé avec lui de l'action qu'il mène pour susciter dans son pays des hommes désintéressés, capables de surmonter les antagonismes de ses compatriotes, animateurs d'une révolution sociale à la dimension de ce peuple. Je m'étais entretenu avec certains Français et Françaises qui étaient allés soutenir son action dans le centre créé par lui à Panchgani au sud-est de Bombay.

» Mais, ce soir-là, Rajmohan Gandhi, aujourd'hui rédacteur en chef de l'hebdomadaire *Himmat*, me raconta des faits qui montraient que l'action menée par lui débouchait dans des transformations politiques dont on ne pouvait nier l'importance. C'est en l'entendant que j'ai immédiatement pensé : il faut que les Français sachent ces faits et que nous les présentions dans un ouvrage. »

C'est ainsi qu'est née l'idée du nouveau livre que la librairie Plon met en vente dès le 2 juin dans toutes les librairies.

Au chapitre relatant l'avènement d'un nouvel Etat, écrit par M. Gandhi lui-même, le philosophe français a voulu unir toute une série de récits, les uns faits par des témoins, les autres par les acteurs mêmes des événements, montrant que l'histoire peut être plus durablement influencée par l'esprit du Réarmement moral que par la violence.

M. Mohamed Masmoudi, ministre des affaires étrangères de Tunisie, apporte son témoignage très convaincant à cet ouvrage. M. Ladenius relate ce qui s'est produit au Tyrol. Dans un chapitre sur l'île de Bougainville, en Mélanésie, Philippe Lasserre évoque le heurt entre les lances d'un peuple primitif et les bulldozers d'une puissante compagnie minière. Kathleen Vundla nous fait vivre le combat mené par son regretté mari Philip Vundla, leader noir d'Afrique du Sud. Paul-Emile Dentan décrit les étapes qui ont amené la firme des frères Anliker, à Lucerne, à son étonnante réussite économique et sociale. Nous en passons.

Cet ouvrage constitue une sorte de suite à *Un Changement d'Espérance* aujourd'hui épuisé.

A ceux qui pourraient regretter que cet ouvrage ne cherche pas à dégager les struc-

tures complexes de la société à créer, M. Gabriel Marcel répond par avance, quand il traite de l'aspect déshumanisant du monde des ordinateurs : « Dans cette perspective, l'originalité et, ajouterai-je, la valeur libératrice du Réarmement moral, apparaissent en pleine lumière. N'implique-t-il pas en effet le recours à l'élément par définition incalculable qui s'attache à la rencontre, là où celle-ci s'effectue dans une lumière de bonne volonté réciproque?... Il y a certes une simplicité qui s'obtient par le recours à des machines, présentant d'ailleurs paradoxalement un caractère d'extrême complication, mais la simplification qui s'opère par leur intermédiaire ne débouche que sur de l'abstrait et de l'inerte ; elle est étrangère à l'exigence profonde qui se situe comme à la rencontre de l'intelligence et du cœur et qui caractérise l'humain en tant que tel. L'autre simplicité, la vraie, celle qui se confond avec ce que certains appellent l'esprit d'enfance, ne s'obtient pas : elle se découvre, elle se révèle. »

Voilà où a voulu se situer cet ouvrage.

M. S.

GABRIEL MARCEL. — Nous nous tournons maintenant vers Louis-Noël Viallet pour lui demander quelle a été son expérience d'étudiant et, en particulier, dans quelles conditions il a été amené à découvrir le Réarmement moral. Quels étaient les problèmes auxquels il a eu à faire face et qu'affrontent encore un très grand nombre de ses camarades ?

LOUIS-NOËL VIALLET. — Au moment où j'ai connu le Réarmement moral, j'étais dans la situation où se trouvent beaucoup de mes camarades aujourd'hui, je veux dire en recherche. Ce que je voulais, c'était peser de tout mon poids sur les événements, sur ce qui se passait en France et ailleurs. Je cherchais les moyens de le faire. Les seuls qui s'offraient étaient pour moi les grèves, l'occupation des facs, le boycottage, etc. Je me suis lancé à fond dans cette voie-là. J'ai pris le côté le plus extrême et suis devenu anarcho-situationniste.

MICHEL SENTIS. — Que voulez-vous dire par là ?

LOUIS-NOËL VIALLET. — L'anarcho-situationnisme est l'anarchie poussée jusqu'à l'extrême et exploitant n'importe quelle situation.

GABRIEL MARCEL. — Vous nous parlez des moyens, mais quelles étaient les fins ?

LOUIS-NOËL VIALLET. — Voilà exactement le problème : il n'y avait aucune fin. Une vague idée, oui, une vocation habitait les étudiants : ils voulaient une société meilleure, considérant que la société actuelle était injuste. Au début, on croit que la violence est un moyen : mais très vite, elle devient une fin et on ne peut plus s'en défaire.

GABRIEL MARCEL. — Ce que vous venez de dire est profond. On finit par aimer la violence pour elle-même. C'est ce qui peut arriver avec certains stupéfiants. On commence par prendre des stupéfiants pour calmer la douleur, puis on prend le stupéfiant pour lui-même. Du reste, il y a sûrement des rapports entre la violence et la drogue.

LOUIS-NOËL VIALLET. — Nous faisons une idéologie de la violence. Nous étions violemment antifascistes, mais sous maints rapports nous ressemblions beaucoup aux fascistes.

GABRIEL MARCEL. — Vous étiez antifascistes. Pour quels mobiles ?

LOUIS-NOËL VIALLET. — Au niveau affectif surtout. Le fascisme, pour nous, c'était le mal, tout ce qu'il y a de plus nocif dans le monde.

GABRIEL MARCEL. — Il y avait là quelque chose qui n'était pas très cohérent. Est-ce

que vous ne condamniez pas les fascistes pour des motifs qui pouvaient exactement jouer contre vous-mêmes ?

LOUIS-NOËL VIALLET. — J'ai été amené à réviser mon attitude précisément à cause du nombre d'incohérences et de contradictions qu'il y avait dans ma manière de me comporter. Par exemple, j'ai été élevé en chrétien, un de mes camarades anarcho-situationnistes également ; tous les deux nous étions tournés vers la violence et en même temps nous nous sommes aperçus que chaque fois que nous utilisions la violence, c'était un peu en violant notre conscience.

GABRIEL MARCEL. — Mais cette conscience qui protestait, vous pouviez être amené à la récuser. Vous pouviez considérer qu'elle n'était en somme que résiduelle, qu'elle était liée à la persistance de certains réflexes bourgeois, qu'elle avait été déposée en vous par des parents avec lesquels vous étiez en désaccord fondamental.

LOUIS-NOËL VIALLET. — Au moment où l'on est amené à se rendre compte des contradictions évidentes dans lesquelles on vit, on éprouve le besoin d'y mettre un terme, y compris à celles qui vous opposent à votre conscience.

GABRIEL MARCEL. — C'est là exactement ce que je voudrais que nous arrivions à analyser un peu mieux. C'est d'un très grand intérêt pour notre propos : comment a-t-il pu se faire que cette conscience que vous récusez se soit finalement tout de même affirmée comme irrécusable ?

TRIBUNE DE CAUX

Paraît le vendredi tous les 15 jours

Publié par Editions

Théâtre et Films de Caux S.A.

Rédaction, administration, publicité :

Case postale 3, 1211 Genève 20

Tél. (022) 33 09 20 CCP 10 - 25366

Abonnement ordinaire d'un an :

Suisse Fr. 15.—

Autres pays Fr. 18.—

France F 20.—

à verser au CCP 73, Lyon,

Société Générale, Annemasse

Prix spécial pour étudiants :

Suisse Fr. 9.—

France F 10.—

Rédacteurs responsables :

Daniel Mottu, Paul-Emile Dentan

Imprimerie Corbaz S.A., Montreux

¹ Extraits du premier chapitre *Face à l'actualité*, publiés avec l'aimable permission de la Librairie Plon.

Bonnes feuilles (suite)

LOUIS-NOËL VIALLET. — Pour récuser notre conscience, nous nous donnions effectivement comme argument qu'elle n'était qu'un résidu bourgeois. Mais quand nous nous sommes aperçus que nous, qui nous faisons les défenseurs, les chevaliers de « l'antibourgeois » si vous voulez, nous vivions en fait exactement comme les bourgeois et avions les mêmes défauts que ceux que nous critiquions, alors nous avons senti que cela ne tenait plus de récuser notre conscience au nom de cet argument.

Par exemple, il y avait en moi un désir inexprimé d'avoir une vie douce, calme, bourgeoise, malgré l'aspect gauchisant que je donnais à ma vie. De plus, j'étais conscient d'être un exploitateur de mon entourage, de mes parents tout d'abord, que je considérais comme des ennemis de classe et que je faisais réellement souffrir, mais aussi de mes camarades dont j'exploitais les faiblesses et les défauts pour pouvoir mener la vie qui me plaisait.

Je me suis aperçu aussi qu'en utilisant la violence, je me faisais exploiter par d'autres. Un de mes camarades a dit un jour devant moi : « Vivement qu'il y ait encore de la bagarre avec la police, les fascistes ou l'UDR, que nous puissions utiliser à nouveau les anarchistes qui deviennent beaucoup trop encombrants pour nous. » Cela a été très déterminant pour moi ; je me suis rendu compte que chaque fois que nous nous battions, que nous montions sur les barricades, cela profitait à certains qui en récoltaient les fruits sur le plan politique.

GABRIEL MARCEL. — Ce qui serait intéressant, c'est que vous nous précisiez ce qu'a été votre expérience. Vous avez été à Caux. Qu'est-ce qui vous a, en somme, orienté, vous a fait opérer cette espèce de *conversion* ? (Je prends le mot non pas dans un sens religieux, mais dans le sens du langage militaire : *conversion* voulant dire *changement de direction*.)

LOUIS-NOËL VIALLET. — J'étais convaincu, comme beaucoup de mes camarades, que pour changer ce monde il n'y avait qu'un seul moyen : la violence. Ma visite à Caux m'a fait prendre conscience qu'il y avait un autre moyen, qui allait beaucoup plus loin, beaucoup plus vite et qui était beaucoup plus radical. Il s'agissait de commencer à faire une mutation, une conversion intérieure qui aurait immédiatement des répercussions sur mon entourage et sur la société entière.

J'ai entendu, par exemple, des Indiens raconter comment, dans leur pays, certains des parias, des « intouchables », avaient été amenés à s'accrocher à cette idée du Réarmement moral. Ils vivaient dans des conditions que nous considérerions comme révoltantes en Europe, moisissaient dans leur misère en accusant les classes les plus riches de tous leurs maux. Mais quand certains ont décidé de devenir eux-mêmes responsables de leurs pays, ils commencèrent à cultiver leur jardin, ils cessèrent de jouer, de boire et de fumer et donnèrent la totalité de leur paie à leur famille. Ces « intouchables » s'at-

taquent depuis à améliorer leur logement, l'hygiène de leur quartier. Ils sont même allés voir les hommes politiques de leur pays, y compris le président de la République, pour leur dire ce qu'ils avaient appris. Ainsi plusieurs histoires de cette nature m'ont convaincu qu'il y avait d'autres moyens de transformer ce que je voulais transformer et que tout dépendrait de la façon dont moi-même je déciderais d'opérer cette conversion intérieure.

GABRIEL MARCEL. — Comment réagissent les camarades avec qui vous avez parlé de cela ? Quels sont au fond les obstacles auxquels vous avez le sentiment de vous heurter ?

LOUIS-NOËL VIALLET. — Appelez cela préjugés, appelez cela sentimentalisme, en tous les cas, cela se situe au niveau affectif. Certains cultivent du reste délibérément ce sentimentalisme-là. Par exemple, personne à la faculté ne connaît les patrons, ou très peu, mais malgré tout, le patron incarne pour nous tout le mal qui est sur terre, c'est un exploitateur, un bourgeois, un salaud...

D'autre part, certaines formules se sont acquies une valeur que rien ne peut justifier. Je connais des camarades qui n'agissent que sur deux ou trois slogans entourés d'une auréole magique, tels que : « Les masses prendront le pouvoir », « Le pouvoir est dans la rue », « La grève générale sera la seule solution ». Ces formules simplistes ne sont jamais remises en question ; c'est uniquement cela qui leur permet d'agir. D'un autre côté, par facilité, nous ne nous préoccupons pas de ce que sont réellement les individus. Toute notre pensée se situait au niveau des abstractions intellectuelles et nous n'avions aucun souci des gens eux-mêmes. Ils pouvaient mourir, cela ne nous concernait pas. Ce qu'ils sont en tant qu'hommes, leur caractère, leurs défauts, leur personnalité, on essayait délibérément d'en faire abstraction au maximum. Sinon on disait : « C'est du strip-tease intellectuel » du « déshabillage moral » et nous ne voulions pas en entendre parler. Mais par contre, dès que j'ai commencé moi-même à me préoccuper des étudiants, de mes camarades, j'ai constaté qu'ils montraient immédiatement de l'intérêt. Je pense à tel camarade auquel j'ai commencé à parler de ma famille et à poser des questions sur la sienne — chose qui ne se fait jamais à la fac. Il a été amené à se réconcilier avec ses parents et à comprendre la portée révolutionnaire du Réarmement moral.

GABRIEL MARCEL. — L'esprit d'abstraction est, par essence même, passionnel. Avoir l'esprit d'abstraction, ce n'est pas user d'abstractions, mais s'attacher à des abstractions comme si elles étaient des réalités. Un individu n'est plus jugé pour lui-même, on dira simplement : c'est un fasciste et par conséquent quelqu'un à abattre.

LOUIS-NOËL VIALLET. — Ce sont d'ailleurs ces abstractions qui permettent de mobiliser un si grand nombre d'étudiants pour les manifestations. Je m'en aperçois chaque jour quand je vois les tracts distribués à la sortie des facs et des restaurants universitaires. Quelques idées théoriques, quelques mots, et les gens partent là-dessus.

GABRIEL MARCEL. — Cela va d'ailleurs, en fait, avec cette politisation qui est un des aspects vraiment catastrophiques de la vie universitaire d'aujourd'hui. Certains actes de la police sont immédiatement considérés sur le plan politique comme une espèce d'aubaine par tous ceux qui comptent en profiter pour une attaque générale contre les forces de l'ordre. Ce qu'il y a de très grave, c'est que cette façon de juger les policiers contribue à les ulcérer et à déclencher en eux les pires formes d'agressivité. C'est là une espèce de processus circulaire qui est désastreux.

LOUIS-NOËL VIALLET. — Je trouve cela assez grave. C'est une des réflexions qui m'ont conduit à voir que je faisais plus ou moins fausse route. Nous ne connaissions absolument pas la police et cependant nous traitons les policiers en véritables parias, de façon vraiment inhumaine. Je me suis dit : « Ce n'est pas ainsi que l'on peut construire un monde meilleur. » Parce que, finalement, qu'est-ce que nous reprochons aux bourgeois ? C'est de traiter les représentants de la classe ouvrière en parias ; et nous, que faisons-nous ?

J'aimerais ajouter encore ceci. Il y a une certaine forme de violence que j'ai appris à utiliser et qui me paraît des plus nécessaires : la violence contre soi-même. Il est très difficile, en effet, de faire quelque chose de valable et de durable si on n'est pas prêt à passer soi-même par une remise en question difficile, pénible même.

GABRIEL MARCEL. — Là, j'aimerais mieux employer le mot *rigueur*. Il me paraît beaucoup plus exact. Il faut procéder avec rigueur contre soi-même. Je crois que le mot *violence* apporte avec lui tout un cortège d'images qui ne sont pas ici à leur place.

LOUIS-NOËL VIALLET. — Ce que je voulais dire, c'est que dans mon expérience, justement pour acquérir cette rigueur, il a fallu que je fasse violence à tout un penchant de mon caractère qui me poussait vers le laisser-aller, les compromis. J'imaginai qu'il serait poétique et agréable de voyager comme le font les beatniks. Renoncer à cette vie de vagabond pour m'employer à changer le monde, c'était pour moi, au début, comme entrer dans une prison, comme perdre tout ce qui valait la peine d'être vécu. Aujourd'hui, lancé dans une aventure immense, je peux dire que j'aurais été stupide de reculer alors.

■ Le chapitre comprend également les propos que M. Marcel a échangés sur le thème « Plus décisif que la violence » avec M. Maurice Mercier, secrétaire général de la Fédération du Textile Force-Ouvrière, Isaac Amata, instituteur du Nigéria et M. Michel Sentis, un des responsables du Réarmement moral. M. Louis Noël Viallet, dont on a lu ci-dessus la conversation avec le philosophe français, est étudiant à l'Université de Lyon.

« On ne peut rester neutre »

Samedi dernier, une courte pièce de théâtre a été représentée à Liévin, dans le Pas-de-Calais. Son auteur : un professeur dans un collège de la ville. Son titre — et son sujet : L'école pour quoi faire ? Or certaines personnes s'étant opposées à ce que la pièce soit donnée là où elle avait

été annoncée, la représentation fut transférée au dernier moment dans une salle de restaurant où elle réunit un auditoire varié et suscita un débat très animé. Nous recevons de l'auteur, M. Félix Lisiecki, les lignes qui suivent :

On peut se demander les causes d'une opposition dont un des résultats a été d'éveiller une grande curiosité chez les enseignants de Liévin pour cette pièce qu'on voulait les empêcher de voir.

Il y a naturellement ceux qui estiment détenir le monopole de la vérité, essaient d'imposer leur philosophie (au nom bien sûr de la laïcité), et à l'occasion s'érigent en censeurs tout en réclamant bien haut la liberté d'expression. Mais il y a aussi, bien plus nombreux, ceux qui refusent de voir la gravité et les causes de la crise de nos écoles. Il y a des comportements qui condamnent la jeunesse, l'avenir de nos enfants.

Il nous faut une véritable révolution dans nos lycées et nos écoles, un nouvel état d'esprit, grâce auxquels enseignants et enseignants créeront les conditions d'une éducation moderne répondant aux besoins des individus, des familles, du pays et du monde.

Il faut que dans un coin de France, une école montre la voie. A Liévin, un nouveau pas a été franchi dans ce sens.

Voici également l'essentiel de l'intervention, au cours du débat, d'un professeur de Nantes, M^{lle} M. F. Cuerg.

J'ai passé quatre ans à Liévin. Au bout des trois premières années, ce n'était pour moi qu'une ville plutôt sympathique où j'avais été obligée d'accepter un poste. Si je suis revenue aujourd'hui, c'est parce qu'en 1968 il s'est passé ici quelque chose de très important pour moi. Ma vie a alors changé de direction. Ma vie privée et familiale a été transformée mais aussi ma conception de mon métier d'enseignante.

Une partie de la jeunesse est malade. Certains veulent le nier. Ils appellent élan révo-

lutionnaire ce qui n'est que révolte, libération de la nature ce qui n'est que licence. Mais ce n'est pas par amour de la vie qu'on se drogue ou qu'on s'adonne à la licence. Ce n'est pas par enthousiasme qu'on refuse de travailler. La jeunesse est malade parce qu'elle a été mal aimée, que les adultes ont trouvé plus commode de la gâter que de lui proposer un

idéal. Ce mot fera peut-être sourire certains. Mais on peut être idéaliste et réaliste à la fois.

Quant à moi, j'ai décidé de ne pas fermer les yeux sur l'évidence. Et l'évidence, en 1971, c'est que certains sont déterminés à empoisonner la jeunesse et qu'ils y réussissent assez bien, parce qu'en face d'eux il n'y a rien, ou pas grand-chose. Beaucoup d'adultes ont peur d'être incompris, d'être accusés de despotisme. Peur aussi, par excès de scrupules, d'influencer leurs enfants ou leurs élèves. Et je comprend bien ce scrupule, mais malheureusement, ils les abandonnent, désarmés, à d'autres influences... En matière de morale, on ne peut rester neutre. Nous devrions, nous, enseignants laïques, veiller à ce que notre laïcité soit un respect profond des personnes et des convictions, et non une démission. Je dois, en ce qui me concerne, lutter contre la tentation de me réfugier dans une neutralité prudente. C'est une faiblesse à laquelle je ne veux pas céder parce que l'avenir de la jeunesse me tient à cœur.

BILLET

La liberté des autres

EN Suisse aussi le printemps s'échauffe et les heurts entre la police et de jeunes manifestants se multiplient. Ces affrontements qui ont lieu successivement dans plusieurs villes sont bien coordonnés ; quelques meneurs encadrent des centaines de jeunes sous des motifs divers, dont certains sont valables, mais dont le but final est bien d'origine politique. A la soif de chahut et de remise en cause de ce qui a été accompli par les aînés — apanage de la jeunesse de tout temps — vient maintenant s'ajouter un élément inconnu jusqu'alors : celui de la drogue utilisée comme moyen de contrôle par des individus sans scrupules, et celui d'une liberté sexuelle totale employée comme moyen de pression contre ceux qui savent que la liberté doit avoir ses limites dans toute vie communautaire. Si l'homme est libre, c'est pour mieux servir les autres.

Jusque dans les villages les plus reculés de Suisse, des hommes se présentent aujourd'hui pour vendre du hachisch à des jeunes de 15 ans, donc sans défense. Mercantilisme de bas étage ? peut-être. Nous y voyons plutôt une volonté de miner par l'intérieur la substance active du pays, de lui retirer tout sens de responsabilité et toute faculté de décision. C'est ce qui se passe actuellement aux Etats-Unis où l'on compte déjà six millions de jeunes drogués.

C'est pourquoi nous ne pouvons souscrire aux vues émises par trois cents personnalités genevoises, émues par les réactions fermes des forces de l'ordre et par la violence des réactions du public contre les débordements juvéniles réclamant « un centre autonome ». A les en croire, il s'agirait d'un « racisme anti-jeune » qui est en train de se développer. Il faudrait, affirment ces personnalités, parmi lesquelles on

dénombre des professeurs, des ecclésiastiques, des syndicalistes, « rompre avec la politique d'encadrement de la jeunesse pour la laisser elle-même définir le type d'autonomie auquel elle aspire ».

Leur répondant, le syndic de Lausanne, M. G.-A. Chevallaz, écrit dans la Feuille d'Avis de cette ville : « L'outrance de cette expression (racisme anti-jeune) pourrait étonner chez des hommes apparemment décidés à rétablir la paix, appelés, d'ailleurs, plusieurs d'entre eux, par leur vocation, à la prêcher ou à l'enseigner. N'est-ce pas rien d'autre que l'aveu de la faillite de leur propre enseignement, la croyance à l'illumination de la vérité par génération spontanée, l'affirmation d'un inévitable fossé entre générations, le ghetto des jeunes en face du domaine réservé des vieillards nantis ? J'aurais quant à moi, poursuit le magistrat vaudois, tendance à penser que notre société, dans sa réforme nécessaire, a plus besoin de continuité raisonnable que d'explosions irrationnelles, plus besoin de solidarité entre les générations que d'antagonismes factices. »

Paroles que nous apprécions, mais auxquelles nous ajouterons ceci : On n'a pas fini d'épiloguer sur le problème de la liberté. Celle-ci ne se conçoit pas — saint Paul l'a si bien dit dans son siècle qui était celui de la mainmise d'un Etat tout puissant sur les destins de ses sujets — sans une obéissance parallèle, sans une soumission intérieure à des impératifs moraux et spirituels. Ce paradoxe peut devenir une expérience libératrice pour tout homme, quel que soit son âge, qui a le courage de la tenter. Alors les fossés se comblent, la route s'éclaire et la remise en cause de la société devient efficace et durable.

P.-E. D.



Garage de Bergère

J. L. HERZIG

1800 Vevey

Tél. 51 02 55

A Bolzano, des jeunes s'engagent

O^N est toujours émerveillé, chaque fois que cela se passe, de voir avec quelle simplicité et quelle rapidité des gens peuvent transformer leur vie et se mettre, tout naturellement, à réorienter celle de leur communauté. Le dernier soir de la présence à Bolzano de la troupe de *Il est permis de se pencher au-dehors* (v. notre dernier numéro), plusieurs élèves d'écoles et de lycées de la ville faisaient part devant quelque trois cents personnes des transformations qui s'étaient opérées en eux.

« J'étais un ennemi avoué de toutes les religions, affirma un autre, et je faisais tout pour agacer mon professeur de religion. Après un dur combat intérieur, j'ai décidé de changer. Je suis allé voir ce professeur pour lui

demander pardon. Il m'a répondu que lui aussi était responsable de ce que j'avais ressenti et qu'il devait aussi me demander pardon. Le même soir, j'ai eu une longue conversation avec mes parents. J'étais devenu totalement indifférent à leur égard. Je leur ai dit que je leur avais pris trente mille lire et ils m'ont pardonné aussi cela. J'ai découvert une nouvelle vie et je veux faire quelque chose pour le monde. »

Deux sœurs ont raconté que leur mère ayant abandonné la famille, elles devaient s'occuper de leur père et de deux sœurs plus jeunes. Mais elles étaient toujours à se quereller. Elles s'étaient réconciliées deux jours avant. « Nous avons demandé pardon à notre père, ajouta l'une d'elles, et maintenant la

maison est propre et les repas sont prêts à l'heure. »

Un autre garçon qui avait organisé des manifestations dans son lycée ajouta : « Ces derniers mois, je voulais absolument changer le système scolaire. Je sais maintenant que je ne peux exiger que mon directeur ou mes professeurs changent si moi je ne suis pas ce que je devrais être. » Il allait mettre sa vie en ordre, en particulier rendre de l'argent volé à diverses personnes dont il s'appliqua à donner la liste.

Ces jeunes se préparent à venir à Caux cet été avec beaucoup de leurs camarades. Depuis le départ de la troupe, ils ont organisé plusieurs réunions et une projection d'un film qui a réuni plusieurs centaines de personnes.

Marins anglais dans le port de Gênes

I^L est des Anglais qui n'attendent pas que leur pays se joigne à la Communauté européenne pour se sentir solidaires du reste du continent. Ils savent que ce ne sont pas les traités, aussi sages soient-ils, qui changeront à eux seuls la face du monde et rejoignent dans cette conviction un des pères de l'Europe, Robert Schuman, qui disait que celle-ci se ferait avant tout dans les cœurs des millions d'Européens.

C'est en novembre dernier que M. Jack Carroll, militant ouvrier du port de Bristol, avait émis l'idée de se rendre à Gênes. Il désirait non seulement établir des liens avec ses collègues du plus grand port italien, mais aussi leur parler des efforts de quelques syndicalistes et patrons britanniques pour sortir de l'impasse de la lutte des classes et donner à leur industrie et à ceux qu'elle emploie, des motivations dépassant l'unique recherche du gain matériel.

Accompagné d'un des dirigeants de la Fédération des marins britanniques, M. James Worthington, et d'un syndicaliste de l'automobile, M. Jock Gilmour, Jack Carroll est arrivé à Gênes le 22 mai dernier. A peine installée dans les chambres réservées au

« Foyer du marin », la délégation devait se rendre à la centrale des syndicats chrétiens pour un vaste échange de vues avec les représentants des trois grandes centrales syndicales. Au cours des deux heures qu'a duré la discussion, une question revint constamment entrecouper les comparaisons habituelles entre salaires et heures de travail : « Quelle est l'essence de la bataille que vous menez au sein de vos entreprises ; qu'est-ce que le Réarmement moral ? » Carroll répondit par son histoire. Chef de file du syndicat officieux des dockers, meneur de grèves dirigées autant contre le syndicat officiel que contre les patrons, il était devenu président d'un syndicat contre lequel il avait combattu pendant vingt-cinq ans et artisan d'une révolution humaine dans le port. De quoi tenir ses interlocuteurs en haleine. Gilmour les intrigua en émettant l'opinion qu'il est vain de vouloir œuvrer pour une société nouvelle si l'on n'a pas tout d'abord su créer une cellule de cette société dans sa propre famille. Il avait pu établir des rapports nouveaux avec un fils rebelle et cela lui avait prouvé que le même état d'esprit pouvait être créé au sein des entreprises.

Au cours des jours suivants, des échanges imprégnés du même réalisme allaient se succéder avec des représentants de l'Association des armateurs, avec les dirigeants de la coopérative des dockers et débardeurs, dans des familles génoises ainsi qu'avec des personnalités comme le directeur du port et le ministre italien du travail.

Le dernier jour, dans un des salons de la Chambre de commerce, des représentants des milieux les plus divers s'étaient rassemblés pour entendre les visiteurs britanniques. Les cartons d'invitation avaient été distribués à la fois par les trois centrales syndicales, par les associations d'armateurs et par l'association patronale qui en avait envoyé à tous ses membres.

L'argent récolté au cours de ces journées à Gênes a permis de payer tous les frais de séjour dans cette ville, une bonne partie des frais de voyage depuis l'Angleterre et un arrêt de vingt-quatre heures à Turin. Dans cette deuxième ville, les syndicalistes anglais purent s'entretenir avec des membres de l'Union des patrons catholiques, des dirigeants syndicaux et des militants ouvriers des usines Fiat. C. P.



M. Ferdinando Giorgi, secrétaire de la Fédération italienne des marins et représentant de la Fédération internationale des transports (au centre), après avoir présidé la réunion à la Chambre de commerce de Gênes, rencontre M. Giacomo Costa, armateur. A gauche : M. James Worthington, de la Fédération anglaise des marins, membre de la Commission maritime nationale.



Un représentant de la Coopérative des dockers et débardeurs de Gênes (à gauche) emmène la délégation britannique faire une tournée du port en bateau. De droite à gauche : M. Worthington, M. Carroll et M. Gilmour, délégué syndical aux usines d'automobiles Vauxhall, à Luton.

Conférence à Trois-Rivières

« *Le Réarmement moral, espoir d'un monde meilleur* », tel est le titre donné par le Cincinnati Enquirer au compte rendu d'une conférence tenue près de Montréal, écrit par leur correspondant à Washington, M. Robert Webb.

Se basant sur les miracles qui ont pris naissance dans la vie de beaucoup d'hommes réunis près de Montréal, on pourrait déduire que l'humanité s'élève et sort de son marasme.

Car au moment-même où des centaines de milliers de manifestants déambulaient dans les rues de Washington, des signes d'espoir pour une humanité vouée à la haine, à la confusion et centrée sur le sexe, surgissaient à Trois-Rivières.

Il y avait là des hommes et des femmes de tous les horizons venus des Etats-Unis, du Canada, d'Angleterre. Il y avait surtout des Canadiens du Québec, anglophones et francophones, à la recherche d'un élément d'unité, qui galvaniserait leurs énergies, afin qu'ils deviennent des messagers d'espoir pour tous les peuples divisés de la terre.

Un homme d'affaire anglophone de Montréal, M. Drew Webster, s'excusa de l'indifférence témoignée par la majorité à l'égard de la minorité, sentiment qui est, selon lui, à l'origine des problèmes entre les deux communautés. Un militant séparatiste, assistant de mécanique dans une université, affirma qu'il n'accepterait de compréhension de la part des anglophones qu'une fois le Québec devenu indépendant. « Cependant, continua-t-il, ceux qui réclament l'indépendance, le font souvent dans un esprit de revanche ; après avoir entendu parler de l'action du Réarmement moral à Chypre et ailleurs, je puis affirmer que je m'opposerais à tout autre façon de traiter les anglophones que celle du respect dans la justice. »

Quel sera l'avenir du Québec ? chacun s'interroge là-dessus. Mais plus d'un de ses citoyens a entrevu à Trois-Rivières la naissance d'une société où l'unité dépendra du changement de tous.

Le Dr Gustave Morf, auteur du *Terrorisme québécois*, psychiatre en chef des pénitenciers de la région de Montréal, rappela, non sans humour, que « les gens se précipitent vers la sociologie pour nous dire ce que doit être la société ». « Cependant, continua-t-il, les sociologues ont tendance à croire que les hommes ne peuvent pas changer dans leur comportement. » Exemple à l'appui, M. Morf raconta l'histoire d'un prisonnier qui fut « libéré de ses chaînes morales dans le pénitencier » pour

Dans le contexte de la grave crise que l'on voit se préparer au sein de la société américaine, on se rend compte que l'unique espoir que l'on puisse apporter est le témoignage d'hommes qui changent.

C'est ce que nous ressentions le dimanche 2 mai alors que nous nous retrouvions à Trois-Rivières, dans la province de Québec, avec une cinquantaine de Nord-Américains venus de Washington, New York, Miami, Cincinnati, Victoria, Edmonton, Winnipeg, Montréal, Québec, etc.

Un docker de New York entendit l'histoire d'un père de famille de Calgary, qui, désespéré de la révolte de son fils, était sur le point de mettre celui-ci à la porte de la maison ; le père avait changé le lendemain de Pâques en lisant les paroles pleines de sollicitude que Jésus ressuscité avait à l'égard du disciple qui l'avait renié trois jours plus tôt ; la nouvelle attitude du père avait amené le fils à changer. Le docker annonça qu'il irait ce soir-là en rentrant à New York faire une démarche au-devant d'un fils qu'il avait lui-même renié. Quelqu'un avait dit auparavant que l'un des problèmes américains était aujourd'hui la haine, non pas la haine entre syndicalistes et patronat mais entre syndicalistes et syndicalistes.

Un homme connu dans la vie politique de son pays disait : « J'ai appris aujourd'hui que

avoir appris à écouter la voix divine, celle qui peut libérer tout homme.

Tel fut, en somme, résumé l'objectif de cette rencontre : diriger les hommes et les nations vers leur plus haute destinée en leur proposant un but très élevé, des critères moraux absolus comme garde-fous et la voix du Tout-Puissant comme force directrice.

L'auteur de l'article termine en résumant le film Caux, carrefour des nations, tourné à l'occasion des vingt-cinq ans de ce centre de conférences internationales, parle de la rencontre d'un docker new-yorkais et d'un agent en bourse de Wall Street et encourage, pour conclure, chacun de ses lecteurs à prendre l'avion pour passer l'été à Caux.

De la crise à l'espoir

je devais cesser d'être un prédicateur ». Quelqu'un nous avait dit que la société américaine souffrait de l'écllosion soudaine de multiples formes de fausses religiosités.

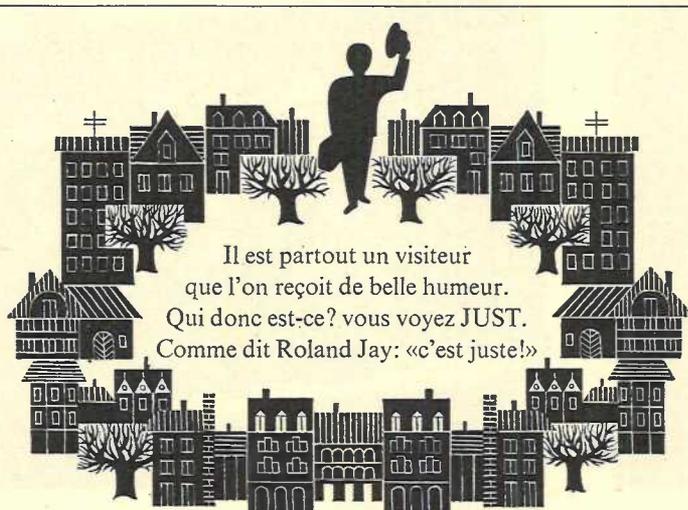
Un mécanicien noir avait aussi le jour de Pâques fait le premier pas sur une voie nouvelle. Son premier recueillement le lundi de Pâques l'amena à faire des excuses à sa femme. Le recueillement du lendemain l'amena à aller se réconcilier avec le voisin du dessus dont il avait par vengeance sectionné le câble d'antenne de télévision. Huit jours plus tard, il partait avec sa femme et ses filles dans son pays d'origine pour se réconcilier avec son vieux père et sa famille. Il nous avait dit auparavant que ses ressentiments contre la société l'avait jeté dans le mouvement extrémiste des « Musulmans Noirs ».

Un jeune universitaire annonça deux décisions simples : se battre pour tenir tête au climat de laisser-aller moral de son université, cesser de ne penser qu'à lui et par suite couper son abondante chevelure. Quelqu'un avait dit que les universités américaines étaient anesthésiées de drogue et de sexe.

Un autre docker de New York raconta comment son fils de 13 ans, après avoir pris pour la première fois un moment de recueillement, avait eu le courage au collège de demander pardon à son professeur, une religieuse, et à tous ses camarades, pour la grève inutile dans laquelle il avait entraîné toute sa classe trois jours auparavant. Le père lui-même raconta au vicaire général du diocèse comment il s'était réconcilié avec l'Eglise catholique après seize ans d'abandon. On s'était plaint de la complète incompréhension des générations.

Un agent de change de Wall Street nous disait aussi comment le matin même, à genoux, il avait décidé de réorienter sa vie. Le dimanche précédent, un docker de Montréal nous avait dit avoir fait la même chose pour être capable de résister à ceux qui veulent arracher le pouvoir par la violence dans le port.

La crise de civilisation dans laquelle entre le monde nous contraint à retourner à l'essentiel. L'Amérique du Nord est en tête de ce peloton de nations qui se précipitent vers la crise. Il y avait ce jour-là un peloton de Nord-Américains qui voulait prendre la tête de cette révolution du retour à l'essentiel.



40 ans Just

Fabrique de brosses et produits JUST 9428 Walzenhausen



Clef de contact

Comment énumérer toutes les clefs qui ont été trouvées au cours des dernières décennies, ou celles qui se découvrent en ce moment? Il y a celles qui donnent accès à l'Univers, à l'exploitation des forces nucléaires, à une production accélérée, à l'industrialisation, et peut-être même à l'épuration. Mais où chercher celle qui mène à l'unité réelle entre les races, les classes, les générations? Celle, d'un prix inestimable, qui ferait jaillir l'étincelle d'une unité dynamique entre hommes de tous les milieux, et qui permettrait l'utilisation intelligente et constructive de toutes les autres découvertes?

**

Le récit suivant nous révèle, dans toute sa simplicité, la façon dont deux personnes ont mis en action une « clef de contact » dont l'efficacité semble évidente.

M^{lle} W. est Suisse, fille d'agriculteur. « Je n'ai jamais pu faire d'études, nous dit-elle, car on avait besoin de moi à la ferme. cela me révoltait, mais mon père en avait décidé ainsi. »

M^{me} S., elle, est originaire d'un autre pays. Elle porte un titre de noblesse. Son éducation lui a permis d'acquérir une culture intellectuelle. « Dans mon milieu, dit-elle, on nous inculque dès l'enfance qu'on est un peu plus précieux, un peu meilleur que ceux qui font partie d'une autre classe. C'est une attitude qui finit par être ancrée profondément dans notre caractère. »

M^{lle} W. et M^{me} S. se connaissent de longue date. Elles sont engagées à plein temps dans le Réarmement moral. Elles ont donc un but commun. Apparemment, il semblait que l'unité entre elles ne posait pas de problèmes, et qu'elle était bien établie.

Mais M^{lle} W., elle, savait que la réalité était bien différente! Maintenant, elle peut bien le dire: « J'avais l'impression qu'il y avait deux catégories de gens: ceux qui travaillent (les manuels), et ceux qui ne « travaillent » pas (les intellectuels). Je pensais que le travail pratique avait plus de valeur que le travail intellectuel. Nous autres paysans, nous avons notre fierté. Le fait que nous

cultivons la terre nous donne une certaine autorité. J'en tirais un orgueil que je croyais légitime. — Parallèlement, j'avais un respect exagéré des gens qui savent parler, discourir, ainsi que de ceux qui portent un titre. Bien souvent, j'ai été blessée dans mon for intérieur par des personnes que je considérais comme étant d'une autre classe: un jour, alors que j'étais occupée à la lingerie, une dame a passé par là, et m'a appelée par mon prénom, parce qu'elle ne savait même pas mon nom de famille. Il est arrivé souvent que M^{me} S., ne me salue pas quand elle revenait de voyage. Elle semblait m'ignorer. Cela soulevait en moi des vagues de rancune. Je décidai d'éviter M^{me} S., et de l'ignorer à mon tour.

» Puis, j'ai pris conscience du fait que, par mon attitude, j'attisais la guerre des classes. Si nous continuions à vivre côte à côte, en faisant semblant d'être unies sans que cela soit vrai, nous vivions un mensonge, et nous étions incapables de faire quoi que ce soit d'efficace. Je décidai alors de me rendre auprès de M^{me} S., et de lui dire tout cela, très simplement. Je lui demandai pardon des ressentiments que j'avais nourris à son égard. »

Pour M^{me} S., ce fut un vrai choc. « Je croyais que M^{lle} W. m'appréciait, et je n'avais pas la moindre idée de ce qui se passait en elle. Je n'avais même pas réalisé que je ne la saluais pas. C'est caractéristique du milieu dont je fais partie: nous sommes totalement inconscients des réactions que nous provoquons chez les autres, et des blessures que nous leur infligeons. C'est notre inconscience qui est grave: nous sommes si pleins de nous-mêmes que nous restons insensibles à ce que d'autres peuvent ressentir ou penser. »

Pour M^{me} S., c'est une expérience très profonde de découvrir qu'on peut provoquer la haine sans s'en rendre compte. « Être bon sans être honnête, nous dit-elle, a comme effet de maintenir le *statu quo* en surface peut-être, mais surtout d'accumuler les explosifs! Essayer uniquement de « bien s'entendre » équivaut à vouloir éteindre un volcan en le recouvrant d'un peu de crème glacée. Le vrai remède consiste en l'honnêteté fondamentale

dont M^{lle} W. a fait preuve envers moi — le pardon réciproque — le pardon de Dieu, et la décision de s'atteler ensemble à la construction d'un monde nouveau. »

**

Parmi les nombreuses personnes qui participeront aux conférences de Caux cet été, il y en aura beaucoup qui sont à la recherche de l'unité dans leurs familles, dans leur pays, dans leur travail. Seul le climat créé par l'unité authentique telle que l'ont trouvée M^{lle} W. et M^{me} S. leur permettra de la trouver.

M.-Cl. B.

■ Plus de 300 personnes venues de toute la Suisse, répondant à l'invitation de diverses personnalités lucernoises, ont assisté à une rencontre nationale du Réarmement moral qui s'est tenue le 6 juin. M. Hans Korner, juge au Tribunal fédéral des Assurances, y a notamment pris la parole.

Deux délégués à la Conférence de l'Organisation internationale du Travail qui se tient en ce moment à Genève prirent également la parole. M. José Mercado, délégué des travailleurs de Colombie et président de l'Union syndicale de son pays, a souligné le rôle « éducatif » du Réarmement moral qui, dit-il « aide l'homme à grandir et à se développer moralement et spirituellement. » M. Abd Elmoghny Said, délégué gouvernemental de la République arabe unie, a affirmé qu'une révolution morale était partout nécessaire aujourd'hui. « Nous devons veiller à ce que le progrès social n'ait pas pour conséquence que les gens s'éloignent des critères moraux, sans quoi on tombe dans la société permissive, » a-t-il dit.

Quinze jeunes gens, Suisses en majorité, qui viennent de rentrer d'Asie où ils ont passé dix-huit mois avec le Réarmement moral, ont rendu compte de leur mission et souligné leur volonté de s'attaquer aux problèmes qui existent en Suisse, tel celui des travailleurs étrangers, du Jura et à d'autres semblables en Europe. « Ainsi notre continent aurait autre chose à offrir au reste du monde que son aide matérielle ».

Pierrot
Ice-cream

... il est fait
de lait
et de crème!



Nouvelles d'Afrique francophone

■ Parti de Paris en mars pour une mission d'information et de contact au Nigeria, au Cameroun, puis en Afrique occidentale, M. Robin Evans nous écrit, relatant notamment les entretiens que M. Isaac Amata, du Nigeria, et lui-même ont eus en Haute-Volta avec le président Lamiyana, le premier ministre Ouedraogo et le ministre des affaires étrangères Conombo. Le premier ministre s'est montré particulièrement désireux de voir le Réarmement moral étendre son action en Haute-Volta. Il a donné personnellement des instructions pour que le film *Liberté* soit donné dans sa ville natale, Ouahigouya. 2000 personnes ont assisté à cette projection.

Pour le trajet qui devait les ramener de Ouagadougou à Niamey, MM. Evans et Amata ont été, sur la proposition du premier ministre de Haute-Volta, accueillis par le président du Niger à bord de son avion personnel. M. Hamani Diori avait participé à une réunion de quatre chefs d'Etat à Ouagadougou.

■ Présenté à Niamey, capitale du Niger, au Centre culturel franco-nigérien, à l'invitation du ministre de l'éducation nationale et du directeur du travail, le film africain *Liberté* a connu un franc succès. Voici ce qu'écrivait *Le Temps du Niger* de cette représentation :

Liberté, c'est une arme pacifique d'une idéologie moderne. Dans plusieurs pays, une guerre de libération nationale est menée par de nombreux partis politiques, tous ont un objectif commun : libérer le pays. Mais chacun s'est tracé une voie à suivre. Déjà cette division, cet émiettement engendre la faiblesse. Or, en s'unissant pour atteindre le même but dans l'intérêt général, la libération sera plus active et a des chances d'aboutir. Ce film nous retrace avec une fidélité historique comment la floraison des partis politiques et la diversité des ethnies représentaient un frein au développement de notre continent et permettaient à l'étranger d'exploiter nos faiblesses à ses dépens. Il montre que l'entente entre les peuples peut triompher des pires difficultés et apportera un changement radical des hommes et des pays.

Liberté est à voir ; en particulier pour les territoires encore sous domination étrangère il doit apporter un espoir de plus à ceux qui luttent, une impulsion nouvelle à leur combat. C'est à une véritable prise de conscience nationale que le film du Réarmement moral convie le spectateur.

Chypre au micro

■ Claude Mossé, le populaire reporter de Radio Suisse Romande, de passage à Chypre, y a interviewé M. Marcel Grandy, auquel il a posé de nombreuses questions sur l'action qu'il mène dans l'île méditerranéenne dans le cadre du Réarmement moral. L'interview, très vivante, a été diffusée le dimanche de Pentecôte au soir.

Qui verrons-nous à Caux cet été ?

Dans cinq semaines — le 16 juillet — s'ouvriront à Caux les grandes conférences de l'été 1971. A en juger par les délégations qui se sont déjà annoncées, on peut affirmer que Caux sera, cet été, le point de rencontre des continents.

Trois avions spéciaux amèneront, au milieu de juillet, des participants aux conférences : un de Londres, un de Scandinavie, un d'Australie. C'est bien sûr celui-ci qui retient tout spécialement l'attention. Parti de Sydney, il fera escale à Kuala-Lumpur, en Malaisie et à Bombay pour y embarquer les diverses délégations. Celle d'Australie comprendra notamment des représentants de l'assemblée législative de Papouasie-Nouvelle-Guinée, cette région en marche vers son indépendance où la rencontre entre le monde technologique des blancs et des peuplades indigènes n'est pas sans causer certains problèmes.

L'Afrique enverra également une délégation intéressante. Il en viendra notamment une d'Ethiopie, pays dont l'Empereur a toujours suivi avec attention ce qui se passe à Caux ; son intérêt est partagé par la génération montante du royaume, dont les représentants ont participé activement, ces derniers étés, aux conférences. Plusieurs autres pays d'Afrique, anglophones et francophones, seront aussi représentés. On attend avec un intérêt tout particulier la venue d'un groupe d'instituteurs noirs d'Afrique du Sud.

Les Etats-Unis annoncent un contingent d'une cinquantaine de personnes. Le Canada envoie une délégation anglophone et francophone. L'Amérique latine, elle aussi, sera représentée.

L'Europe, pourtant, fournira la majorité des participants et l'on parlera à Caux cet été aussi bien français qu'anglais, italien qu'allemand. A l'heure où, à Bruxelles et à Luxembourg, s'élaborent les structures de l'Europe de demain, il est essentiel que Français, Irlandais, Italiens, Scandinaves, Anglais, Allemands, prennent conscience de ce que l'Asie, l'Afrique, les Amériques attendent de notre continent.

Le Dr Paul Campbell, auteur de l'ouvrage *Refaire les hommes*, vient d'exprimer, dans une publication anglaise, ce qu'il attend cet

été de Caux. Il souligne tout d'abord qu'à ses yeux, deux matérialismes se disputent aujourd'hui le monde. Le premier a pour tenants ceux qui voudraient laisser les structures actuelles de la société aussi intactes que possible, n'y apportant que les retouches rendues inévitables par les pressions auxquelles est soumis aujourd'hui l'« establishment ». En quelque sorte, des « réformes à la carte ».

Les autres veulent au contraire intensifier la lutte de classes et l'étendre par tous les moyens, jusqu'au moment où structures et institutions actuelles s'effondreront pour « tomber dans les poubelles de l'histoire. »

Pour le Dr Campbell, Caux 1971 sera consacré, précisément, aux moyens les plus efficaces de changer le monde. On y présentera les faits qui annoncent la naissance d'une forme de société radicalement nouvelle émergeant sur le plan politique, économique, social ou familial...

Dates à retenir

● Deux sessions spéciales auront lieu, l'une du 16 juillet au 1^{er} août, l'autre du 27 août au 19 septembre.

● Week-end commémoratif du 25^e anniversaire de Caux les 17 et 18 juillet.

● Pendant le mois d'août, les délégations venues d'autres continents visiteront certains pays d'Europe afin d'étudier l'application du Réarmement moral dans l'industrie, la politique, l'enseignement, etc. Parallèlement, à Caux, des sessions de formation permettront aux représentants de toutes les générations de se préparer aux tâches qui incomberont dans l'avenir à ceux qui s'engagent dans Réarmement moral.

● Des cours et stages de cuisine internationale sont fixés du 8 au 28 juillet et du 11 au 31 août.

Aimez-vous ce journal ?

Si vous lisez ce journal pour la première fois et que vous désirez en recevoir à l'essai quatre numéros, ou si vous connaissez quelqu'un qu'il pourrait intéresser, remplissez le bulletin ci-contre.

A adresser sous enveloppe ouverte à la *Tribune de Caux*, CH-1824 Caux. (En Suisse affranchir avec 10 ct.)

Veillez envoyer gratuitement la *Tribune de Caux* pendant deux mois à

NOM :

PRÉNOM :

ADRESSE :